

Jean-Joseph Sanfourche

*Vous écrivez que vous n'êtes pas un artiste,
et alors tant mieux, car les premières choses
peut-être un artiste, c'est de ne pas être un artiste.*

Jean Dubuffet

JEAN-JOSEPH SANFOURCHE, né le 6 juin 1929 à Bordeaux, est décédé, le 13 mars 2010 à l'hôpital de Saint-Léonard-de-Noblat, des suites d'un cancer du pancréas.

Il fut dans le dernier quart de sa vie un artiste très apprécié d'un public qui aimait le monde selon Sanfourche, habité de personnages bariolés et souriants, image inversée peut-être d'une grande souffrance cachée qui accompagna une grande partie de son existence.

Nous tenterons, tant bien que mal, de reconstituer la vie d'un homme qui s'entourait de mystère, rêvait d'une grotte préhistorique inviolée qu'il couvrirait de ses bisons avant de la refermer pour l'ouvrir quelque dix mille ans plus tard.

Faire revivre Jean-Joseph, c'est interroger ses proches et ses rares amis. Roch Popelier, peintre sur porcelaine, est l'un d'eux. Il donnera tout de ses souvenirs.

En tout premier, il nous faut évoquer Jean Dubuffet, sans qui Sanfourche n'aurait pas été Sanfourche. Jean Dubuffet (1901-1985) est un peintre très célèbre lorsque Jean-Joseph lui adresse une première lettre, suivie de beaucoup d'autres puisque Dubuffet répond toujours dans la gentillesse et l'amitié.



Hommages

Un portrait de Jean-Joseph Sanfourche réalisé par Roch Popelier.

Cinquante des lettres de Sanfourche à Jean Dubuffet¹ ont été publiées qui se révèlent indispensables à la compréhension d'un artiste perdu dans son désert et qui appelle au secours le grand frère qui va l'encourager et l'aider matériellement.

¹ *Cher monsieur Dubuffet - 50 lettres de Jean-Joseph Sanfourche à Jean Dubuffet* (1971-1985), Éditions Thuillier, Encre et signes, 24660 Coulounieix, 36 €.

Autoditacte lui-même, venu définitivement à l'art à l'âge de quarante ans, Dubuffet a fait exploser le vocable figuratif en portant sur la vie un regard d'une *candeur barbare*. Ses nus, *Corps de dames*, comme *Les Dessous de la Capitale* ont scandalisé la critique déboussolée par autant de férocité.

Convaincu que la peinture se meurt sous l'académisme, il a voulu le renouvellement technique, les matériaux insolites, le mélange des médiums (laque avec l'huile). Les vieux murs l'ont attiré, tout comme les ornières, la rouille, le mâchefer, les débris d'éponges ou les vieux journaux. Autant de fécondité devait le conduire à l'*Art Brut* qu'ont revendiqué à sa suite, et vénérant le maître, Gaston Chaissac, Jean-Joseph Sanfourche et quelques autres. *L'Art Brut*, c'est la célébration de la production d'individus *indemnes de culture artistique et étrangers au professionnalisme*. C'est la projection très immédiate et directe de ce qui se passe dans les profondeurs d'un être. C'est l'apparition d'êtres ou d'objets là où la culture ne voit que des banalités indifférenciées. *Mon art est une réhabilitation des valeurs décriées*, a pu dire et écrire Jean Dubuffet.

À l'écoute du maître, Jean-Joseph a libéré le torrent de la digue. Il a peint sans relâche sur tous supports comme le faisait Chaissac. Il a accumulé les dessins par milliers. Il a volé des madriers qu'il traînait jusqu'à sa mansarde du sixième étage pour les sculpter, ce que faisait Modigliani avec des pierres trop lourdes dérobées sur des chantiers. Il était très attiré par les os, ossements ou crânes qu'il coloriait comme pour les ramener à la vie ou les disputer à la mort.

Il a peint des pierres par milliers. Il les savait vivantes. Il aimait en ramasser à Solignac comme en son Périgord où elles régneront depuis qu'un premier homme inventa la peinture.

Il a sculpté et peint des totems de toutes tailles, protecteurs de la tribu Sanfourche ou sentinelles avancées du chamanisme chargées des relations avec les esprits surnaturels.

La tribu Sanfourche, c'est tout ce que l'artiste a arraché à la non-existence, ce que le montreur de marionnettes a manipulé, redonnant les regards de l'enfance à tous ces amateurs ravis d'accrocher au mur de grands yeux étonnés, tout disposé à les guider vers un ailleurs mystérieux.

Il y a du religieux chez Sanfourche qui revendique Jésus-Christ, condamne l'apparat, l'ostentation, et leur préfère l'humilité et le dévouement du frère Leloup, de l'abbaye de Solignac. Une attirance aussi pour le paganisme et la sorcellerie aux philtres magiques. Il rêve d'un paradis où il retrouvera ses chères créatures, et aussi ce bon monsieur Dubuffet à qui il envoie un talisman pour atténuer ses souffrances :

Je vous adresse un cube de pierre, peut-être taillé par les hommes il y a bien longtemps et roulé par l'eau d'un ruisseau [...]. Les cultes des eaux et des pierres chez nous sont encore vivaces, mais secrets.

Homages

Jean Dubuffet répond avec sa même gentillesse coutumière :

J'ai reçu le talisman et je l'aime fortement [...]. J'entends parfaitement son langage secret. C'est un message très émouvant. C'est une source où toujours boire.

Après 43 ans de création ininterrompue, Jean Dubuffet, torturé par ses douleurs incurables, va se donner la mort sans répondre aux certitudes de Jean-Joseph sur l'immortalité de l'âme :

La question de la forme de survie est de celles qui échappent à notre entendement.

Jusqu'au bout de sa vie — *mais qu'est-ce que c'est, la vie ?* — Jean Dubuffet a aidé Sanfourche qu'il avait installé

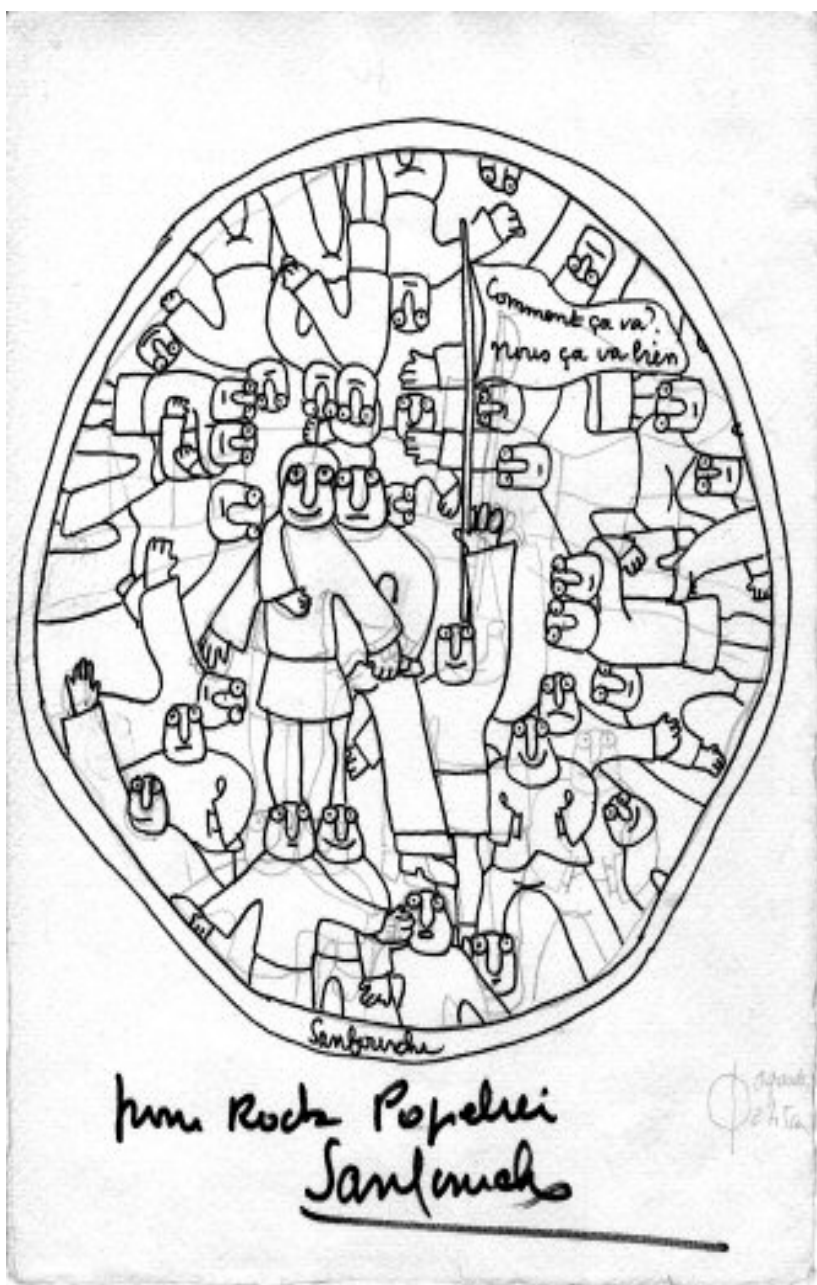
dans les collections de sa fondation de Lausanne consacrée à l'Art Brut, tout en sachant que son protégé serait un jour déclassé, l'artiste limousin ne répondant plus aux critères définis en 1945 et qui stipulaient ceci :

L'Art brut ne désigne pas un mouvement artistique, pas plus un groupe d'individus, mais plutôt une activité exercée par des individus privés de culture artistique².

Jean-Joseph Sanfourche possédait une solide culture, entretenue, malgré la malvoyance, par des lectures régulières, par une insatiable curiosité, par un besoin de tout connaître des arts plastiques, ce qui le conduisit à la fréquentation des grands émailleurs limousins et du peintre et porcelainier Roch Popelier qu'il avait connu enfant, un enfant qu'il avait pris par la main rue Haute-Vienne ou ailleurs. C'était en 1947, Roch avait douze ans, Jean-Joseph dix-huit. Il allait, un peu plus tard, diriger un atelier de bonneterie rue Charpentier à Limoges. Xavier Popelier, frère aîné de Roch, et future gloire du basket limousin, serait un de ses représentants.

La bonneterie était une filiale d'une grand groupe de Roubaix. Elle ferma ses portes comme elle les avait ouvertes. Sur un désir de prince ou un échange d'actions. Jean-Joseph partit pour Paris où il vécut d'un modeste traitement de fonctionnaire, comme en avait vécu l'illustre Guillaumin avant de gagner à la loterie, en 1891, une énorme somme d'argent qui lui donna l'indépendance financière et lui permit de s'installer définitivement à Crozant. Jean-Joseph s'en revint de Paris plus pauvre que pauvre, vécut un temps en Périgord, un autre temps à Solignac, puis à Limoges et enfin à Saint-Léonard-de-Noblat où, la notoriété étant venue, il put enfin vivre dans la décence.

2. *L'Art depuis 1945- Groupes et mouvements*, Hervé Gauville, Éditions Hazan, Bibliothèque des Arts



C'est à la galerie Artset, dirigée par Jean-Claude Hyvernaud, que Sanfourche et Popelier se sont retrouvés, une quarantaine d'années après leur première rencontre. Jean-Joseph présentait sa seconde exposition à Limoges. Roch était venu une heure avant le vernissage pour regarder les toiles en toute tranquillité. Un homme l'observait, casquette de marin sur la tête, qui lui lança brusquement ces trois mots : *Tu es Roro*, exhumant ce diminutif enfantin jaillissant de sa mémoire.

De copinage en complicité, s'installa une amitié qu'évoque aujourd'hui Roch, avec nostalgie :

Parler, écrire des souvenirs, raconter des anedoctes, évoquer nos nombreuses balades entrecoupées de discussions sur l'art ou sur la vie, n'est pas chose facile. Jean-Joseph était à la fois discret et secret malgré son goût pour le bavardage qui n'avait d'égal que le mien. Nous aimions nous promener dans la vieille ville de Saint-Léonard où il avait acheté une maison du XVI^e siècle ou XVII^e siècle. Il me disait que les murs recélaient et restituaient parfois des halos lumineux, reliefs d'existences antérieures, traces d'un passé qu'il tentait de réintroduire dans certaines de ses toiles. De cette maison, il avait fait son musée-atelier et lui seul pouvait se retrouver dans ce dédale. Il recevait des clients, amateurs d'art ayant fait parfois un long voyage pour s'offrir un tableau. Le client devait avoir pris rendez-vous et respecter l'horaire. Jean-Joseph écoutait longuement son interlocuteur et choisissait pour lui. C'était à prendre ou à laisser. Il aimait, tout comme moi, parcourir Limoges et nos pas nous conduisaient souvent au musée de l'Évêché où l'on s'attardait sur l'égyptologie (il me demandait des croquis d'objets insolites), les émaux du Moyen-Âge, l'art religieux du Limousin, le musée lapidaire, les grisailles du XVII^e siècle, et les émaux contemporains de Magadoux, Veisbrot, Christian et Pierre Christel, d'Alain

Duban et Léa Sham's, de Dominique Gilbert et autres artistes de la Galerie du Canal. Il aimait beaucoup Chéron et la poésie de ses créations. Chéron savait tout faire et se disait capable de réaliser un champlevé du Moyen-Âge que les experts authentifieraient.

Monique Duban, veuve de l'émailleur, artiste elle-même, fut un précieux guide pour Jean-Joseph, attiré par l'émail, mais totalement ignorant des techniques. Jean-Joseph contactait lui-même les émailleurs sur Limoges et apportait au peintre ses dessins à réaliser en émail sur cuivre et quelques uns sur bronze. Monique Duban elle-même réalisa plusieurs pièces signées Sanfourche. Ses derniers émaux ont été réalisés par Joëlle Comes. Il avait toujours voulu collaborer avec elle mais ce ne fut que dans les derniers jours de sa vie que ce travail se réalisa.

Roch conserve en sa mémoire les pittoresques visites rendues aux *Petits Frères*. C'est ainsi que Jean-Joseph appelait les gens de la communauté d'Emmaüs qui règnent sur un local hautement culturel, rue Armand-Barbès à Limoges. C'est là que les deux complices faisaient le plein de livres d'art, de revues anciennes, de musiques enregistrées en galettes, en cassettes ou CD. Dans cette salle des ventes à bas prix, la porcelaine de Limoges trône en bonne place et les *Petits Frères* n'hésitaient pas à consulter Roch, leur expert, pour connaître la valeur de certaines pièces. Ne dit-on pas qu'il s'est vendu, ici, à un prix dérisoire, un authentique Comte d'Artois ?

Jean-Joseph, attiré par ce matériau, fit réaliser par Roch Popelier plus d'une centaine de pièces de porcelaine dont certaines portent la double signature. Il se passionna également pour les lithographies et les tapisseries.

Il savait stimuler l'ami Roch qu'il enferma un jour dans son atelier de Saint-Léonard avec « ordre » de réaliser un taureau sur un drap de lit en lin, punaisé sur la table

de travail. Enfermé à double tour, Roch dut s'exécuter tandis que Jean-Joseph, dans une pièce attenante, lisait tranquillement son *Populaire* ou la *Gazette Drouot*.

Ce Sanfourche de l'amitié, d'une certaine joie de vivre, efface quelque peu l'homme voué à la souffrance, le malvoyant, malentendant, mal nourri, si prompt à vaciller d'un courant d'air, à copiner avec la déprime.

La reconnaissance enfin venue n'en fit pas un parvenu. Il avait trop souffert. La maladie l'a rattrapé. Il ne lui en pas voulu, elle était sa plus ancienne compagne. Il y eut des hauts, des bas, des moments d'espoir. Roch dessinait pour lui des grandes fourmis, parce qu'il avait une admiration pour ces insectes. Et lui offrit le triptyque d'un Christ en majesté qui ne l'a pas quitté jusqu'à la fin de sa vie

Jean-Joseph lui aussi dessinait le Christ sur sa croix. Une de ses dernières œuvres religieuses, une toile offerte et dédiée à l'abbé, curé de Saint-Léonard, fut exposée pendant ses obsèques aux Saint-Anges Gardiens à Limoges. Jean-Joseph croyait au ciel, un peu, et espérait y retrouver son cher monsieur Dubuffet qui n'y croyait pas.



Ce paysage de jeunesse, d'une facture très classique, surprendrait bien des amateurs du Sanfourche dernière période.

*Michel Maurel,
neveu de Jean-Joseph Sanfourche,
a bien voulu établir pour nous
un curriculum vitae de son oncle.*

*Nous le remercions
de ses précisions, et d'autant
plus que de folles rumeurs
ont couru sur la vie de
Jean-Joseph ou de son père.*



Arthur Sanfourche, père du peintre, né à Bordeaux le 23 février 1898, vit à Talence jusqu'en 1931. Il épouse en première noces, en 1922, Charlotte Menard, dont il aura une fille, Renée Sanfourche, la mère de Michel Maurel. Après le décès de Charlotte Menard, Arthur Sanfourche se marie avec Madeleine Chatelain qui lui donnera un fils en 1929, Jean-Joseph Sanfourche.

Arthur Sanfourche, pilote d'essai et mécanicien à la base de Mérignac a été muté à Rochefort en 1932 (l'amour des casquettes de marins de Jean-Joseph), puis à Limoges-Romanet en 1940. Il est décédé le 7 juin 1945 à Limoges et a été inhumé au cimetière de Louyat où les militaires de la base de Romanet lui ont rendu les honneurs.

De cette date jusqu'en 1960, année de la mort de Madeleine, sa mère, Jean-Joseph vivra dans la maison familiale de Montplaisir.

Par la suite, on le sait, son existence se partagera entre Paris, Limoges, Solignac, Saint-Léonard et quelque peu de Périgord où les Sanfourche se ramassent à la pelle. Renée Sanfourche, la maman de Michel Maurel, mariée en 1943, a aimablement participé à la reconstitution de ces souvenirs qui vont à l'encontre de maints récits incontrôlés.